

COURRIEL OU EMAIL? : PERCEPTION DES ANGLICISMES ET DES PROPOSITIONS DE L'OQLF PAR DES LOCUTEURS QUÉBÉCOIS

*Gabrielle Girard, Vincent Pouliot et Félix Duval
Université du Québec à Montréal*

1. Introduction

Les anglicismes sont considérés par plusieurs Québécois·es, depuis le milieu du 19^e siècle, comme l'une des principales menaces au maintien du français en Amérique du Nord (Elchacar et Vincent, 2019). Ainsi, des mesures de lutte contre ces emprunts à l'anglais dans la langue française sont mises en place. Parmi celles-ci, la création de l'Office québécois de la langue française (OQLF) en 1961 est particulièrement importante. Depuis sa création, l'OQLF honore son mandat d'aménagement linguistique en proposant notamment des termes visant à remplacer les emprunts à l'anglais (Saint, 2016). Ces processus de proposition terminologique entraînent donc une alternance (possible) entre les variantes proposées par l'OQLF et les variantes anglaises. Alors que, d'après Elchacar et Vincent (2019), une certaine « décontraction » s'opère dans les dernières décennies dans le rapport des Québécois·es aux anglicismes, nous nous demandons quelle est leur relation à ces termes de même qu'aux propositions qui visent à les remplacer.

1.1 Les Québécois·es et l'OQLF

Au Québec, la Charte de la langue française confère à l'OQLF, entre autres, les rôles suivants :

« De définir et de conduire la politique québécoise en matière d'officialisation linguistique, de terminologie ainsi que de francisation de l'Administration et des entreprises;

De veiller à ce que le français soit la langue habituelle et normale du travail, des communications, du commerce et des affaires dans l'Administration et les entreprises;

De surveiller l'évolution de la situation linguistique au Québec et d'en faire rapport tous les cinq ans au ministre. » (Mission et rôle de l'organisme, OQLF, 2002).

L'OQLF souligne lui-même que le traitement des emprunts à l'anglais est un élément central dans son rôle de francisation. Toutefois, il ne rejette pas systématiquement les anglicismes, mais tente plutôt, dans la plupart des cas, d'orienter l'usage de manière à favoriser la créativité lexicale francophone (Politique de l'emprunt linguistique, OQLF,

2017). Dans le cadre d'une enquête commandée par l'OQLF, Maurais (2008) recense les attitudes des Québécois·es envers les anglicismes. En 2004, 60% des Québécois·es des régions de Montréal et de Québec affirment qu'il faudrait éliminer les mots anglais du français québécois. La différence est statistiquement significative entre les groupes d'âge : les jeunes de 18 à 34 sont beaucoup moins réfractaires aux anglicismes que les gens de 55 ans et plus. En effet, 38% des jeunes souhaitent les éliminer du français québécois contre 71% chez les plus âgés.

Toutefois, contrairement à ce que font d'autres organismes, notamment la Commission d'enrichissement de la langue française en France, les francisations québécoises ne sont généralement ni recommandées ni normalisées, mais plutôt simplement *proposées*, c'est-à-dire que leur usage ne fait face à aucune obligation dans le domaine administratif et encore moins auprès de la population (Vincent, 2014). L'OQLF diffuse simplement ses propositions sur le site internet du *Grand dictionnaire terminologique* (GDT). Pourtant, une étude de Bernard Barbeau et Durocher (2019), dans laquelle les autrices recueillaient les opinions véhiculées dans les médias à l'égard d'une politique de l'OQLF, montrait que bon nombre d'articles journalistiques présentent l'Office comme dictant l'usage et la parole des locuteur·rices québécois·es. Cette tendance s'observait sous la forme de remarques comme « les Québécois pourront maintenant dire X » (Bernard Barbeau et Durocher, 2019 : 62). De plus, Maurais (2008) s'est lui aussi intéressé au rôle de l'OQLF perçu par les Québécois·es: 84% pensent qu'il s'agit de la tâche de l'OQLF de trancher sur l'usage préférable lorsque plusieurs mots sont en concurrence.

Les attitudes linguistiques des Québécois·es à l'égard des propositions de l'OQLF ont également été observées par Saint (2016). Dans son étude, elle se concentre sur les attitudes véhiculées sur Twitter en réaction à la proposition *cuisinomane* (proposé en remplacement de *foodie*). Selon les données récoltées, 24% des commentaires sont favorables à la forme francisée alors que 36% sont négatifs. En s'appuyant notamment sur les travaux de Quirion (2013), qui présente le rôle des attitudes dans l'implantation d'une proposition terminologique, Saint (2016) suppose que les attitudes majoritairement négatives à l'égard du terme *cuisinomane* de même qu'envers l'OQLF lui-même sont des signes que cette proposition risque de ne pas être adoptée rapidement. En effet, le sentiment qu'ont les locuteur·rices dès leur premier contact avec une proposition gagnerait à être pris en compte, car selon qu'il est positif ou négatif, il semble être un gage de l'implantation – ou pas – de ce terme dans l'usage (Leblanc et Bilodeau, 2009 dans Saint, 2016). L'OQLF a d'ailleurs pris part au projet « En bons termes », mis en place afin d'inclure des particuliers dans le processus de création terminologique, dans le but de favoriser une plus grande implantation des termes proposés (Saint, 2019).

1.2 Le succès des tentatives d'implantation terminologique

Plusieurs études ont tenté de recenser les facteurs jouant un rôle dans l'implantation des propositions terminologiques. Outre les attitudes des locuteur·rices, la longueur, la complexité de même que l'adéquation avec une norme québécoise ont été énoncées comme

des facteurs importants dans le désir d'adoption d'une variante par les locuteur·rices (Heller *et al.*, 1982 ; Aléong *et al.*, 1981 ; Chrétien, 1981, tous cités dans Saint, 2019).

Une analyse de corpus réalisée dans des médias français et québécois afin d'observer l'alternance entre les variantes anglaises et les variantes francisées montre que les variantes anglaises sont prédominantes dans les médias français alors que les variantes proposées par l'OQLF (*clavardage, courriel et baladodiffusion*) supplantent généralement toutes les autres dans la presse québécoise (Vincent, 2014). Vincent explique que la relation particulière des Québécois·es aux anglicismes transparait dans le traitement qui leur est accordé dans les dictionnaires québécois ainsi que dans la presse, où ils sont très peu présents. Ainsi, cette étude nous permet de supposer que la population québécoise est davantage exposée aux variantes françaises dans les médias québécois et que cette exposition pourrait influencer la perception des locuteur·rices.

Une autre analyse de corpus visant à observer l'alternance entre des formes francisées et anglaises a été réalisée afin de déterminer si les efforts d'aménagement linguistique et terminologique par des instances nationales (*top-down attempt*) ont un quelconque impact sur l'usage (Berthele, 2015). Cette étude souligne d'ailleurs que les linguistes, voulant souvent s'éloigner du « purisme », ont tendance à considérer ces projets d'aménagement comme voués à l'échec. Pourtant, Berthele cite deux recherches qui montrent une bonne intégration des néologismes dans le domaine des technologies de l'information (Depecker, 2001 ; Kaltz, 1988 dans Berthele, 2015). Dans son analyse de corpus, il sélectionne deux domaines à étudier, soit les télécommunications et les sports, qu'il teste dans la plateforme Google Books, regroupant des données de 1950 à 2008. Berthele observe que la trajectoire, en ce qui concerne le choix de la variante, ne semble pas être influencée par la recommandation. Toutefois, il existe une tendance globale au choix des variantes anglaises à travers toute la période étudiée. Cette étude, utilisant des données de toute la francophonie de façon indifférenciée, pourrait donner un indice du succès de l'aménagement linguistique au Québec.

Finalement, Quirion (2000) a réalisé un travail d'envergure qui consistait en une analyse de corpus écrit (provenant de l'Administration, d'institutions économiques, de l'enseignement et des médias) dans le but de suggérer une méthode pour mesurer l'implantation des propositions terminologiques. En utilisant des données recueillies sur la base d'un corpus représentatif de la population étudiée, il a montré que « la terminologie des transports au Québec est entièrement francisée » (Quirion, 2000 : 251).

En bref, au Québec, l'implantation des propositions terminologiques a été vérifiée dans les médias (Vincent, 2014) ainsi que dans des corpus de données écrites (Quirion, 2000), et l'attitude des locuteur·rices envers celles-ci a été récoltée dans les médias (Bernard Barbeau et Durocher, 2019 ; Saint, 2016). Toutefois, aucune étude n'a utilisé de données orales spontanées (Saint, 2016). En effet, la plupart des travaux présentés dans cette section tentent de se prononcer sur « l'usage » en étudiant des productions journalistiques ou littéraires. C'est pourquoi nous pensons qu'il est essentiel pour l'enrichissement du domaine de l'étude de l'implantation terminologique de mener une étude visant à observer des productions en contexte spontané.

2. Question de recherche

Ainsi, nous nous interrogeons spécifiquement sur les propositions françaises suggérées par l'OQLF et sur la distribution entre celles-ci et les variantes anglaises en parole spontanée chez des locuteur·rices francophones québécois·es de même que sur l'attitude de ces mêmes locuteur·rices envers les propositions de l'OQLF. Nous nous sommes également interrogé·es sur les éventuelles corrélations entre les choix linguistiques de nos participant·es et leurs caractéristiques sociales.

Puisque certains emprunts à l'anglais sont acceptés par l'OQLF, il est important de mentionner que les termes *variante anglaise* ou *anglicisme* seront utilisés dans cet article comme signifiant à la fois les mots en anglais, les calques de l'anglais et des noms de marque anglophones, pourvu qu'ils ne soient *pas proposés* par l'OQLF. Pour ce qui est des recommandations de l'OQLF, nous nous sommes attardé·es aux *termes-vedettes*, qui sont les termes qui apparaissent en tête de la fiche terminologique du GDT. C'est principalement à ceux-ci que nous faisons référence lorsque nous parlons des propositions que nous avons sélectionnées.

Afin de rendre évident le lien qui a été montré entre les attitudes envers une proposition et l'usage de celle-ci (Leblanc et Bilodeau, 2009 dans Saint, 2016), nous avons fait le choix de nommer ces deux penchants de l'acceptation d'une variante linguistique l'*acceptation implicite* et l'*acceptation explicite*. L'acceptation implicite concerne le choix fait par les locuteur·rices de dire – ou pas – les variantes proposées par l'OQLF en contexte de parole spontanée, soit, plus globalement, l'*usage*. Pour l'acceptation explicite, faisant référence au concept d'*attitude*, il s'agit plutôt de déterminer si les participant·es interrogé·es sont favorables, de façon consciente, à l'utilisation de la variante francisée.

3. Méthode

3.1 Choix des items expérimentaux

Afin de tester l'acceptation linguistique, nous avons sélectionné vingt termes proposés par l'OQLF. Le choix a d'abord été orienté par une contrainte thématique. À la manière de Quirion (2000), nous avons pensé retenir des thèmes qui contenaient un nombre assez important de termes proposés. Les technologies et l'alimentation ont donc été nos premiers choix. La recherche des propositions se faisait sur le site du GDT de l'OQLF. Notre critère de sélection principal à cette étape était que le terme proposé devait avoir une variante anglaise qui est en usage. Pour répondre à ce critère, nous avons élargi la liste à 50 propositions et nous avons également élargi notre sélection thématique. Nous avons à ce stade 50 propositions portant sur quelques thèmes différents : les technologies (N=26), l'alimentation (N=14) ainsi que le sport et le quotidien (N= 10). Afin de vérifier ce critère et de réduire la liste, nous avons cherché toutes les variantes françaises ainsi que les variantes anglaises dans le corpus de Bigot et Papen (2018). Seuls 3 des 50 items ont été trouvés en corpus soit *courriel*, *texto* (et sa variante *SMS*) et *barbotine*. Nous avons donc décidé de conserver ces termes pour l'expérimentation, mais l'analyse de corpus ne nous a

pas permis de réduire notre liste de 50 propositions. Nous avons donc éliminé les termes en trop en nous fiant d'abord à notre intuition de locuteur·rices natif·ives du français québécois. Nous avons écarté les propositions pour lesquelles les concepts ne nous paraissaient pas très présents en français québécois (p.ex. : ni *screenpad*, ni sa francisation *pavé-écran tactile* ne nous semblaient très utilisées). Ce critère était combiné au critère de représentabilité en image, c'est-à-dire que, en prévision de l'étape suivante, les concepts pour lesquels il était trop difficile de trouver une image correspondante étaient éliminés (p.ex. : *avertissement au public* ou *trigger warning*).

Nous avons, après les premiers tris, une liste de 24 propositions à vérifier en pré-tests. Nous avons choisi la majorité de nos images pour l'élicitation dans la banque numérique Shutterstock, mais nous en avons aussi trouvé quelques-unes dans la banque d'images de Google. Nous avons réalisé des pré-tests auprès de 20 participant·es. Les 24 images étaient présentées avec la consigne suivante : « Décrivez ce que vous voyez dans l'image comme si vous vouliez l'expliquer à quelqu'un qui ne voit pas l'image. » Les pré-tests nous ont mené·es à éliminer 4 items, soit *pourriel*, *écran tactile*, *à emporter* et *manche à balai*, qui ne menaient à l'élicitation d'aucune variante dans la plupart des cas.

Les 20 items retenus pour l'expérience sont les suivants (terme-vedette/anglicisme): *courriel/email*, *baladodiffusion/podcast*, *grillardise/pop-tarts*, *malbouffe/junk food*, *texto/text*, *barbotine/slush*, *glaçon/Mr. Freeze*, *vélocrosse/BMX*, *égoportrait/selfie*, *papillon adhésif/post-it*, *banane royale/banana split*, *nuage informatique/cloud*, *sucette glacée/popsicle*, *glanage urbain/dumpster diving*, *harcèlement de rue/catcalling*, *bâtonnet glacé au chocolat/fudge*, *prêt-à-camper de luxe/glamping*, *bonbon gélifié/gummy bear*, *vélo d'intérieur/vélo stationnaire* et *porte-vélo/rack à vélo*.

3.2 Déroulement de l'expérience

Une fois nos 20 items bien identifiés, nous avons procédé à notre expérimentation. Nous avons recruté 32 participant·es afin de leur faire passer une entrevue à distance. Ces entretiens duraient entre 15 et 30 minutes. L'entrevue était séparée en deux sections. La première visait à tester l'acceptation implicite des propositions par les locuteur·rices à l'aide d'un processus d'élicitation par description d'images. L'acceptation explicite était évaluée dans la deuxième section par le biais de questions afin d'amener les participant·es à réfléchir à leur perception des propositions. De plus, nous avons inclus dans l'entrevue des questions qui nous permettaient de déterminer les caractéristiques sociales des participant·es.

Pour ce qui est de la tâche d'élicitation, nous avons inclus 3 distracteurs par item cible, ce qui nous permettait de tester 5 items par participant·e pour un total de 20 images à décrire par participant·e. Ainsi, chacun de nos 20 items expérimentaux était vu par 8 personnes différentes. Les distracteurs sont des images qui ne menaient pas à l'élicitation d'un item expérimental et qui ne pouvaient normalement pas être décrits en utilisant un anglicisme. Ils servaient à ce que les participant·es ne remarquent pas que nous étudions l'alternance entre des variantes françaises et anglaises. L'élicitation à l'aide d'images est une technique qui est parfois employée dans des contextes d'expérimentation afin de

permettre aux participant·es de parler de façon naturelle de ce qui leur est présenté tout en évitant les biais possibles qui pourraient être apportés par la présence et les interventions des chercheur·es (Guertin, 2016).

Au cours de la tâche de description d'image, les participant·es avaient trois chances d'énoncer le concept. Premièrement, le concept pouvait être énoncé naturellement en décrivant l'image (*élicitation spontanée*). Deuxièmement, si un·e participant·e ne parlait pas du concept naturellement, nous posions une question de relance (*élicitation spontanée*). Troisièmement, si le concept n'était toujours pas mentionné, nous présentions l'image à nouveau en lisant la définition de l'OQLF pour le terme-vedette afin de voir si, en combinant l'image et la définition, le concept serait identifiable par les participant·es (*élicitation par définition*). Finalement, si l'élicitation à l'aide de la définition ne menait pas à l'identification du concept, nous considérons le concept comme *non élicité*. Parmi les élicitations spontanées, nous avons classé les réponses des participant·es selon que la production correspondait soit (1) au terme-vedette de l'OQLF, (2) à un autre terme proposé par l'OQLF (qui n'est pas le terme-vedette), (3) à une variante en anglais, (4) à une autre variante en français que celles proposées par l'OQLF ou (5) à une production double. La catégorie 4 regroupe autant des paraphrases que des mots uniques pourvu qu'ils soient en français. Toutefois, nous avons remarqué que cette catégorie regroupe différentes intentions de communication : nous y retrouvons des paraphrases qui ont pour but d'expliquer un concept lorsque la personne ne connaît pas ou n'utilise pas de terme unique pour le décrire (exemple 1) ainsi que des paraphrases qui sont utilisées par la personne dans le cas où elle connaît le terme associé au concept, mais qu'elle l'aurait oublié à ce moment précis (exemple 2).

- (1) « un petit jujube en forme d'ours... d'ourson » [P20¹] [item *bonbon gélifié*]
- (2) « Voyons, c'est comment t'appelles ça déjà? Quand **tu prends une photo de toi-même**, c'est quoi déjà? C'est un euh, j'sais pu. [...] Je me souviens même pu comment t'appelles ça! Bref, **deux filles qui se prennent en photo.** » [P6] [item *égoportrait*]

De même, dans la catégorie 5, les doubles productions sont de deux natures différentes : des reprises évoquant un désir de la personne de se corriger (le plus souvent consistant en une première production en anglais, puis une deuxième en français) (exemple 3) et des simples répétitions qui ne semblent pas résulter d'une correction, les deux termes énoncés semblant être au même « niveau » pour le·a locuteur·rice (exemple 4).

- (3) « Une gang d'enfants, un groupe d'enfants qui sont en train de manger des **popsicles.** [pause] Des **sucettes glacées!** » [P4] [item *sucette glacée*]
- (4) « Ça fait référence à l'**infonuage**, au **cloud** [...]. » [P1] [item *nuage informatique*]

¹ Nous identifierons de cette manière les participant·es ayant produit les énoncés.

- (5) « C'est des amies qui euh, j'pense en français c'est des... comment qu'on appelle ça des **selfies** en français? Des **égoportraits**, est-ce que c'est ça? Qui **sont en train de se prendre en photo elles-mêmes**. Euh, c'est ça ils prennent un **selfie!** » [P8]
[item *égoportrait*]

La phrase (3) est un bon exemple d'une volonté de correction (qui est observable également lorsque la personne se reprend après avoir dit le mot *gang*), notamment car la pause entre l'énonciation des deux variantes est beaucoup plus longue que dans l'exemple (4), où les deux sont très rapprochées dans le temps. La production (5) est également un bon exemple de ce qui peut se retrouver dans la catégorie de double production (ici, plutôt trois productions). On observe ce genre de productions plus complexes chez des individus qui font preuve d'une plus grande attention et même d'une vigilance quant à leurs productions. Dans le cas des catégories 4 et 5, nous n'avons pas différencié ces intentions différentes dans la compilation. En effet, il était trop difficile, voire impossible, de savoir quelle était réellement l'intention des locuteur·rices quand ils et elles produisaient des paraphrases ou des reprises.

Pour ce qui est de la section de questions sur les propositions, nous avons posé quelques questions, mais nous n'avons retenu, dans l'analyse de l'acceptation explicite, que celle concernant l'opinion des locuteur·rices (selon qu'ils et elles sont favorables ou non à l'utilisation des différents termes-vedettes de l'OQLF) et le raisonnement derrière celle-ci. Nous avons classé les réponses des participant·es en 4 catégories : (1) favorable, (2) défavorable, (3) indifférent, (4) mitigé.

La dernière partie de l'entrevue portait sur les critères sociaux des participant·es. Nous avons considéré l'âge, le genre, la région d'appartenance, le niveau de scolarité et la compétence en anglais². Ces facteurs sont considérés dans plusieurs études et permettent souvent d'établir des liens avec les attitudes et les comportements linguistiques (Maurais, 2008 ; Reinke et Ostiguy, 2016).

4. Résultats

Cette section s'attardera d'abord aux résultats de l'acceptation implicite des participant·es en présentant les types de réponses obtenues lors de la tâche de description d'image. Celles-ci sont également corrélées aux différents facteurs sociaux que nous avons étudié dans notre expérience afin de dégager des tendances là où elles seraient présentes. Cette structure sera ensuite appliquée à nos données récoltées en acceptation explicite.

² D'autres facteurs sociaux qui ont fait l'objet de questions dans l'entrevue n'ont pas été retenus pour l'analyse, car ils ne nous permettaient pas d'observer une variation entre les différents regroupements de chaque variable. Ils étaient également en dessous du seuil de significativité ($p > 0,05$). Il s'agit du domaine de l'occupation principale des participant·es, de la proportion de consommation culturelle en français ainsi que de la compétence en anglais. Pour la même raison, le niveau de scolarité et la région d'appartenance sont seulement considérés dans les résultats concernant l'acceptation explicite.

Nous avons procédé au test de Fisher (Fisher, 1935) pour obtenir la valeur p de chaque ensemble de données. Ce test est le plus approprié selon la taille parfois limitée de nos échantillons et nous permet de vérifier la significativité des différentes corrélations. Le logiciel que nous avons utilisé pour nos tests statistiques est R (Bell Laboratories, 2021).

4.1 Acceptation implicite

Pour l'acceptation implicite, seules les observations en contexte spontané ont été conservées. Nous avons un total de 160 observations (32 participant·es, 5 items par participant·es), mais nous ne comptons pas, à cette étape, les items non élicités (N=15) ni les items élicités par définition (N=13), ce qui porte le total à 132 observations. Ce nombre correspond donc au nombre total d'observations de type *élicitation spontanée* seulement.

Tableau 1. Répartition des types de production spontanée dans la tâche de description d'image

Type de production	Nombre de productions	Pourcentage
Termes-vedettes	11	8%
Autres variantes recommandées par l'OQLF	5	4%
Anglicismes	77	58%
Autres variantes françaises non recommandées	28	21%
Double production	11	8%
Total	132	100%

Les résultats montrent (tableau 1) que les variantes anglaises ont été les variantes les plus souvent prononcées, suivies par les variantes françaises non recommandées par l'OQLF. On retrouve ensuite les doubles élicitations qui sont aussi présentes que les termes-vedettes. La catégorie la moins représentée est donc celle des autres variantes recommandées par l'OQLF.

4.1.1 Âge et genre

L'âge et le genre sont les variables qui ont été les plus étroitement contrôlées lors du recrutement de nos participant·es. Cela nous a permis d'obtenir des catégories contenant un nombre de participant·es similaire, ce qui nous permet de proposer des observations avec une plus grande fiabilité.

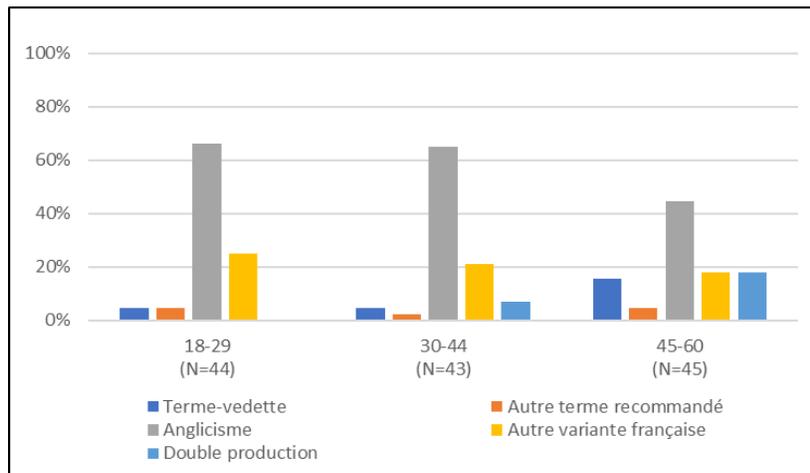


Figure 1. Types de productions spontanées selon l'âge des participant·es

Nos données nous indiquent que la variable de l'âge (figure 1) est significative en ce qui concerne le choix d'un type de production lors du discours spontané ($p < 0.05$). Alors que le profil des participant·es de 18 à 29 ans et de ceux et celles de 30 à 44 ans est similaire, nous pouvons constater que les locuteur·rices de 45 à 60 ans utilisent un moins grand nombre d'anglicismes au profit d'un nombre plus élevé de doubles productions et de termes-vedettes.

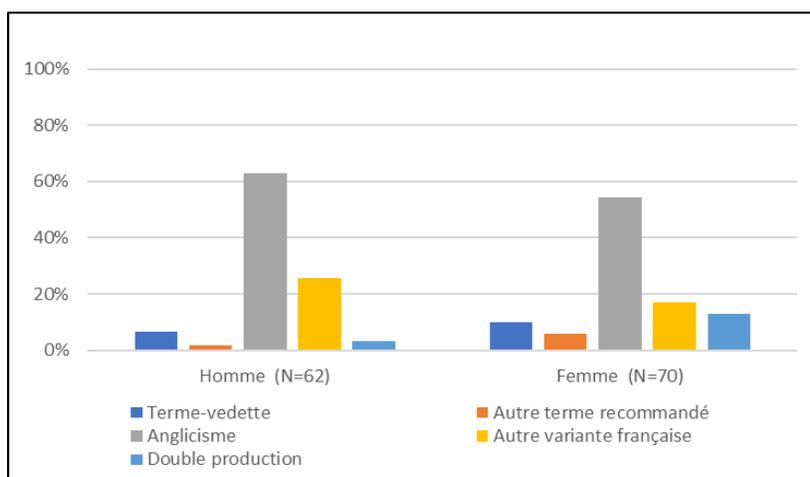


Figure 2. Types de productions spontanées selon le genre des participant·es

Le genre des participant·es, de son côté (figure 2), ne semble pas affecter les types de production ($p > 0.05$). La distribution des données ne présente aucune différence significative.

4.1.2 Analyse de items de façon individuelle

Certaines tendances concernant les propositions individuelles se sont dégagées lors du traitement et de l'interprétation des données. Tout d'abord, en ce qui concerne la production des termes-vedettes, seulement 4 termes-vedettes sur les 20 items ont été utilisés. Ceux-ci sont *courriel*, *texto*, *malbouffe* et *prêt-à-camper de luxe*. Ils ont été produits par nos participant·es 11 fois sur les 132 élicitations spontanées, ce qui représente 8% du total des variantes prononcées (tableau 1). Parmi les 11 items élicités, deux d'entre eux semblent se démarquer, soit *courriel* et *texto*, qui ont été prononcés 5 et 4 fois respectivement. Les deux autres termes, qui n'ont été utilisés qu'une fois chacun, sont *malbouffe* et *prêt-à-camper de luxe*.

4.2 Acceptation explicite

Pour l'acceptation explicite, nous avons consigné les réponses des participant·es ayant élicité le concept voulu en contexte spontané et à l'aide de la définition. Le nombre d'observations total correspond donc au nombre total de réponses obtenues à la question « Êtes-vous favorable à ce que [le terme-vedette] soit utilisé plutôt que sa/ses variante(s) anglaise(s) telles que [x]? », mais uniquement auprès des gens chez qui le concept avait été élicité dans la tâche de description d'image. Les cas de non-élicitation (N=15) ont été exclus, car nous ne voulions pas considérer l'avis des participant·es qui ne connaissaient pas le concept qui faisait l'objet de l'alternance terminologique³. Le total de réponses considérées était donc de 134.

Tableau 2. Répartition des opinions des participant·es sur l'utilisation des propositions de l'OQLF

Attitude face à la proposition	Nombre de réponses	Pourcentage
Favorable	64	48%
Défavorable	41	30%
Indifférent	17	13%
Mitigé	12	9%
Total	134	100%

³ À ce stade, toutes les observations concernant *porte-vélo* (N=8) ont aussi été retirées à cause d'une erreur dans la question qui était posée aux participant·es. Aussi, certaines erreurs dans la formulation des questions ont mené à quelques autres exclusions (N=3).

Les résultats de cette partie de l'étude montrent que les participant·es sont plutôt favorables aux propositions de l'OQLF (tableau 3). Les réponses restent tout de même partagées et semblent principalement influencées par la nature de l'item qui est présenté (voir section 4.2.4).

4.2.1 Âge et genre

Le test de Fisher nous indique que, pour l'acceptation implicite, l'âge et le genre ne sont pas significatifs. Cependant, nos résultats selon l'âge ($p>0.05$) et selon le genre ($p>0.05$) semblent présenter certaines tendances. Le groupe se démarquant le plus est celui des 30 à 44 ans (figure 3), qui est surreprésenté en ce qui concerne le taux d'avis favorables par rapport aux propositions de l'OQLF (57% favorable), alors que les deux autres groupes d'âge sont beaucoup plus partagés.

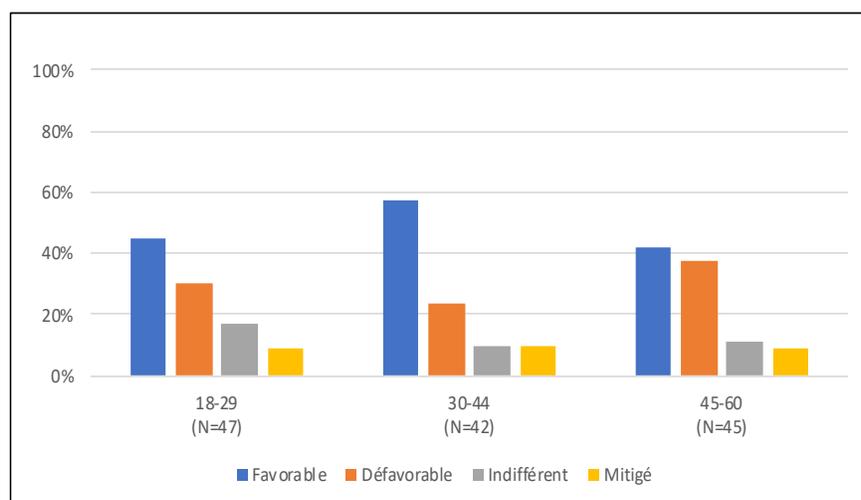


Figure 3. Acceptation explicite des propositions de l'OQLF selon l'âge des participant·es

Similairement, mais de façon moins marquée, les femmes semblent plus favorables aux propositions de l'OQLF que les hommes : on remarque un écart de 7 points de pourcentage dans les réponses favorables entre les deux genres (figure 4). En contrepartie, les hommes semblent favoriser une réponse négative plutôt qu'une réponse plus nuancée ou incertaine lorsqu'ils ne sont pas favorables à l'utilisation d'un des termes-vedettes.

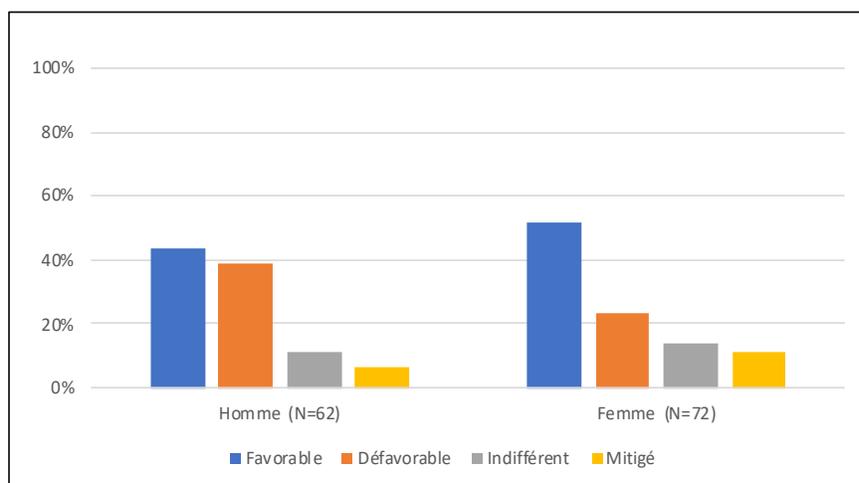


Figure 4. Acceptation explicite des propositions de l'OQLF selon le genre des participant·es

4.2.2 Région d'appartenance et niveau de scolarité

Bien que ces deux variables soient non significatives selon le test de Fisher ($p > 0.05$), nous pouvons tout de même en dégager certaines tendances. Notamment, les régions de Québec et des Laurentides ont des attitudes favorables face aux propositions de l'OQLF dans 52% et 67% des cas respectivement alors que cette même catégorie pour les deux autres régions ne dépasse pas 38% (figure 5).

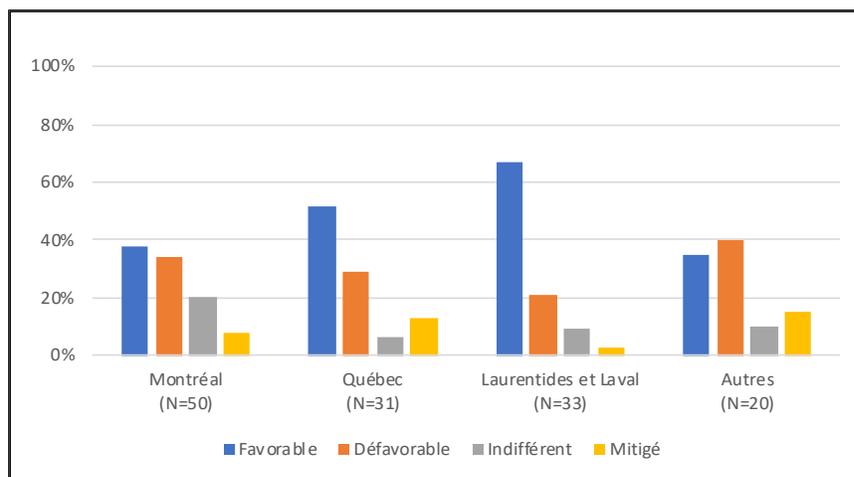


Figure 5. Acceptation explicite des propositions de l'OQLF selon la région d'appartenance des participant·es

De plus, les données suggèrent que les personnes ayant une éducation de niveau collégial sont davantage portées à s'opposer aux propositions de l'OQLF (24% favorable,

57% défavorable). Cette tendance est directement inverse à celle présentée par les deux autres groupes de cette variable (figure 6).

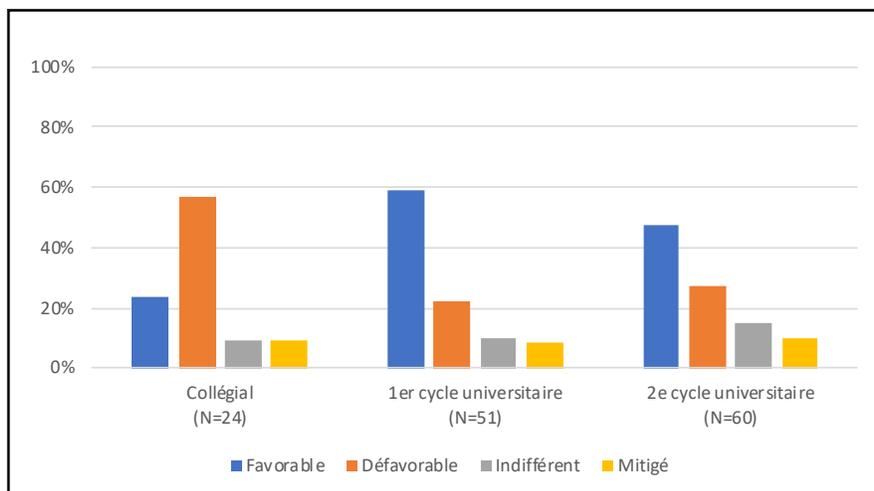


Figure 6. Acceptation explicite des propositions de l'OQLF selon le niveau de scolarité des participant·es

4.2.3 Analyse des items de façon individuelle

Pour ce qui est de l'acceptation explicite des participant·es par rapport aux propositions de l'OQLF, nous avons pu mettre en évidence certains phénomènes intéressants. Nous avons notamment remarqué que 7 propositions de l'OQLF n'avaient reçu aucun avis *défavorable* à leur utilisation (sans compter les avis mitigés). Ces items sont *courriel*, *texto*, *nuage informatique*, *malbouffe*, *harcèlement de rue*, *prêt-à-camper de luxe* et *baladodiffusion*.

Au contraire, deux propositions, soit *égoportrait* et *bâtonnet glacé au chocolat*, n'ont reçu aucun avis *favorable* lorsqu'il était question qu'elles remplacent leur variante anglaise.

5. Discussion

5.1 Retour sur les résultats

Nos résultats montrent que les anglicismes semblent préférés en parole spontanée, quelles que soient les caractéristiques sociales des locuteur·rices (tableau 1 et figures 1 et 2). Ils sont suivis des variantes françaises non recommandées par l'OQLF, ce qui relègue les variantes recommandées par l'OQLF (termes-vedettes et autres propositions confondues) à un maigre 12% d'utilisation. Ainsi, l'acceptation implicite des propositions terminologiques québécoises par les locuteur·rices semble assez faible. Un seul facteur social semble influencer l'acceptation implicite : l'âge (figure 1). En effet, le lien statistiquement significatif entre le choix en parole spontanée et l'âge des locuteur·rices

s'observe particulièrement en ce qui a trait aux anglicismes et aux termes-vedettes. Nous pensons que le comportement des personnes de 45 à 60 ans, qui produisent moins d'anglicismes et plus de termes-vedettes que les autres, peut être attribuable à une attitude plus négative de ce groupe d'âge envers les anglicismes, tel que présenté par Maurais (2008). On peut également attribuer la plus grande proportion de productions de variantes françaises non recommandées observable chez ces locuteur·rices à une méconnaissance des concepts. En effet, il nous a semblé que, lorsque les individus étaient moins familiers avec un concept, ils utilisaient plus souvent des paraphrases pour le décrire.

D'un autre côté, lorsque nous analysons les données de l'acceptation explicite, un portrait beaucoup moins tranché se dessine. En effet, il n'y a que 18 points de pourcentage qui séparent les deux réponses les plus populaires, c'est-à-dire favorable à l'utilisation de la proposition (48%) ou non (30%) (tableau 2). Aussi, cette étape de notre recherche permet d'illustrer l'aspect très subjectif de l'acceptation terminologique. En effet, plusieurs réponses de nos participant·es montrent que l'item en tant que tel peut jouer un rôle central dans l'acceptation. Par exemple, pour deux propositions (*barbotine* et *vélo d'intérieur*), des participant·es nous ont dit que la proposition était un bon équivalent à la variante anglaise, mais on retrouve également au moins un·e autre locuteur·rice nous ayant dit que ces propositions n'étaient pas de bons équivalents. Il y a donc présence de divergences entre les perceptions métalinguistiques de nos participant·es. Ces écarts pourraient être mieux définis dans une étude ultérieure qui se concentrerait sur un nombre plus petit de termes à analyser afin d'avoir une plus grande quantité d'avis par items.

Dans un autre ordre d'idée, nous avons remarqué qu'il y avait un lien entre les termes-vedettes énoncés spontanément et les attitudes des locuteur·rices envers ces mêmes items dans l'acceptation explicite. En effet, les 4 termes-vedettes qui ont été énoncés spontanément, soit *courriel*, *texto*, *malbouffe* et *prêt-à-camper (de luxe)*, figurent parmi les 7 items qui n'ont reçu aucun jugement défavorable lors de la question de l'utilisation du terme-vedette à la place de la variante anglaise. Cette constatation est en adéquation avec les études précédentes (Leblanc et Bilodeau, 2009 dans Saint, 2016) qui ont montré que les attitudes favorables prédisent l'adoption des termes. Toutefois, on ne peut affirmer qu'on soit en présence d'une situation où la perception positive de ceux-ci ait influencé leur adoption. Dans notre cas, il se peut très bien que ce soit plutôt le fait que ces termes soient déjà en usage qui influence les gens à en avoir une perception favorable. Il est donc particulièrement intéressant de sélectionner (comme l'a fait Saint, 2016) un terme nouvellement recommandé afin de récolter rapidement les attitudes concernant celui-ci et de suivre ensuite son acceptation.

5.2 Limites de l'étude

À ce stade, il est important de considérer les failles potentielles de notre recherche. Plusieurs aspects méthodologiques de notre étude limitent les conclusions que nous pouvons en tirer. Tout d'abord, outre pour les facteurs *genre* et *âge*, le nombre de participant·es dans chaque catégorie n'était pas équivalent, ce qui empêche d'en faire une analyse statistique complète. De plus, l'échantillon de taille limitée ne permet pas d'être représentatif du paysage linguistique du Québec dans son ensemble.

Aussi, le processus de sélection de nos items expérimentaux ne permet pas une bonne reproductibilité de notre expérience. Nous avons dû adapter nos critères de sélection au cours de notre recherche préliminaire et cela a mené à un processus d'élimination progressif qui nous permettrait de mettre sur pied une tâche d'élicitation par images satisfaisante. Cela contribue au fait que notre étude soit davantage de nature exploratoire. De plus, malgré le critère de la possibilité de représenter le concept en image, qui a été utilisé lors de la vérification en pré-test, certaines images, comme celles pour *glanage urbain* ou *baladodiffusion*, n'étaient visiblement pas assez bien choisies, car elles ne menaient pas souvent à l'élicitation spontanée.

Enfin, nous aurions gagné à observer la proximité que les participant·es avaient avec la langue dans leur quotidien pour voir s'il y avait un lien entre la familiarité avec le français standard et l'utilisation d'une variante. Pour ce faire, nous aurions pu demander quel était le rapport des participant·es au français dans leur travail ou leur occupation. De cette manière, le portrait linguistique des participant·es inclurait leur rapport aux français standard.

6. Conclusion

Notre recherche a permis de brosser un portrait de l'acceptation implicite et explicite des propositions terminologiques en français québécois par l'utilisation de données orales spontanées. Le choix de l'utilisation d'entretiens sociolinguistiques et de l'élicitation avec des images est une idée novatrice dans l'étude de l'implantation terminologique et nous espérons qu'elle pave la voie pour des études futures. Nos résultats montrent une faible utilisation des propositions de l'OQLF en parole spontanée, mais une attitude relativement positive envers celles-ci. On peut donc supposer qu'il est plus probable qu'un·e locuteur·rice se prononce favorable à l'implantation d'une proposition qu'il n'est probable que cette proposition s'intègre à la langue. Cela illustre bien le décalage qui existe entre les attitudes des locuteur·rices envers une forme et leur usage de cette même forme.

Malgré notre échantillon relativement limité, nous avons pu souligner quelques liens qui pourraient exister entre l'acceptation et les facteurs sociaux, dont l'âge, qui s'est avéré significatif. Cette recherche nous a mené·es à nous questionner sur d'autres facteurs qui pourraient nous aider à tracer une image plus complète du processus d'implantation terminologique. Il serait surtout intéressant de reproduire une étude similaire avec un échantillon plus grand de propositions de l'OQLF à tester et avec un plus grand nombre de participant·es afin de pouvoir espérer représenter de façon plus complète les habitudes linguistiques de la population québécoise.

Nous pensons tout de même avoir pu proposer une méthode intéressante qui gagnerait à être utilisée par l'OQLF dans le but de mieux comprendre l'usage et les attitudes des locuteur·rices québécois·es. Nous pensons, d'après nos résultats, qu'il y a une ouverture de la part des Québécois·es à adopter des variantes françaises. Toutefois, si l'Office vise à orienter leur usage, il nous semble évident que la consultation plus fréquente, voire systématique, de la population québécoise ne pourrait qu'améliorer l'acceptation des propositions.

Références

- Bell Laboratories, (2021). *R* (version 4.0.5) [Logiciel]. New Jersey : Bell Labs.
- Bernard Barbeau, G. & Durocher, V. (2019). La polémique autour de la nouvelle politique de l'emprunt linguistique de l'Office québécois de la langue française. *Circula*, (9), 59–76. Récupéré de <https://www.erudit.org/fr/revues/circula/2019-n9-circula04977/1065920ar/resume/>
- Berthele, R. (2015). Googling Toubon. Testing the effects of institutional French language purism. Dans J. Daems, E. Zenner, K. Heylen, D. Speelman et H. Cuyckens (dir.), *Change of Paradigms - New Paradoxes. Recontextualizing Language and Linguistics* (p. 275-293). Berlin : De Gruyter.
- Bigot, D. et Papen R. (2018). « Deux nouveaux corpus de français parlé au Québec : Sainte-Anne-des-Lacs et Montréal (Ahuntsic-Cartierville) », Les français d'ici 2018, Université Concordia, du 23 au 25 août.
- Elchacar, M. et Vincent, N. (2019). Présentation. *Circula*, (9), 2-3. Récupéré de <https://www.erudit.org/fr/revues/circula/2019-n9-circula04977/1065917ar/>
- Fisher, R. A. (1935). *The design of experiment*. Edinburgh : Oliver and Boyd. Récupéré de <http://tankona.free.fr/fisher1935.pdf>
- Guertin, M. (2016). Variation sociophonétique dialectale ou stylistique? Attitudes linguistiques et langue cible en français langue seconde à Montréal (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré de <https://archipel.uqam.ca/8565/1/M14172.pdf>
- Maurais, J. pour l'Office québécois de la langue française (2008). *Les Québécois et la norme: l'évaluation par les Québécois de leurs usages linguistiques* [Document PDF]. Québec : Gouvernement du Québec. Récupéré de https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/sociolinguistique/2008/etude_07.pdf
- Office québécois de la langue française (2002). *À propos de l'Office - Mission et rôle*. Récupéré de <http://oqlf.gouv.qc.ca/office/mission.html>
- Office québécois de la langue française (2017). *Politique de l'emprunt linguistique*. Récupéré de https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/terminologie/20170330_politique_emprunt.pdf
- Quirion, J. (2000). *Aspects évaluatifs de l'implantation terminologique* (Thèse de doctorat). Université de Montréal. Récupéré de <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk2/ftp03/NQ52119.pdf>
- Quirion, J. (2013). Facteurs sociaux de la variation terminologique dans les enquêtes d'implantation terminologique : le cas du Québec dans les années suivant l'adoption de la Charte de la langue française. *Debate Terminológico*, 9(2013), 55-7. Récupéré de <https://seer.ufg.br/index.php/riterm/article/view/37171/24033>
- Reinke, K. et Ostiguy, L. (2016). Les attitudes linguistiques des Québécois et la norme. Dans *Le français québécois d'aujourd'hui* (p. 91-133). Berlin : De Gruyter.
- Saint, E. C. (2013). La terminologie de référence au service de la langue française au Québec et son usage dans le domaine de l'informatique. *Revue de l'Université de Moncton*, 44 (2), 167–198. <https://doi.org/10.7202/1031004ar>
- Saint, E. C. (2016). Ce cuisinoman, il est fou, dis !? – opinions sur un néologisme et anticipation de son implantation dans l'usage. *Cuizine*, 7(1). <https://doi.org/10.7202/1037391ar>
- Saint, E. (2019). S'ouvrir aux suggestions des locuteurs pour aménager la terminologie au Québec : le cas du projet collaboratif « En bons termes ». *Circula*, 9(9), 29–57. <https://doi.org/10.17118/11143/16046>
- Vincent, N. (2014). Organismes d'officialisation, dictionnaires et médias : le triangle des Bermudes de la francisation. *SHS Web of Conferences : 4e Congrès Mondial de Linguistique Française à Berlin, Allemagne, Juillet 19-23, 2014* (p. 1731-1740). <https://doi.org/10.1051/shsconf/20>